

Contribution sur la jeunesse

Jeunesse ?

Il est une génération sans rêves. Une génération qui n'espère rien que de maintenir son niveau de vie actuelle. Quelques marques sur le dos et des jeux vidéos au bout des doigts. Née dans la crise, elle n'a connu que ça, ou presque. Histoire de perceptions, car tout n'allait pas si mal durant ces années. Mais à l'heure d'Internet, de la télévision allumée sans discontinuer, les malheurs du monde frappent nos yeux comme s'ils se déroulaient au coin de la rue.

Demain, ou plutôt après demain, nous serons au pouvoir. Nous hériterons d'une société bloquée, consciente de ses possibilités, et incapables de les assumer. Soyons justes, cette génération n'en est pas une. Elle représente la partie la plus importante de la jeunesse. Celle qui n'a pas eu la chance, ou parfois, l'envie, de faire un bac+5 et de partir un an en Erasmus. Une génération qui, depuis son entrée sur le marché du travail, connaît la précarité, les petits boulots, ou l'attente interminable d'une offre en correspondance avec sa formation, ce diplôme qui selon les parents devait conduire inmanquablement à une « bonne situation ».

Une génération pour qui l'engagement politique reste tout aussi mystérieux que les sectes. Pourquoi perdre son temps à défendre des idées, des candidats qui ne se préoccupent pas de nous ? Une génération qui n'a pas conscience d'elle-même, composée d'individus, dépourvus de liens entre eux.

En face, une génération qui prétend parler pour toute la classe d'âge, qui a la tête pleine des souvenirs de son année à l'étranger, des grands principes tagués sur les murs de la fac, ou suprême révolte, gravés sur les portes des toilettes. Une génération capable d'alterner Spinoza et une journée de jeux vidéos. Qui lit les médias citoyens et qui se révolte à intervalles réguliers, contre les grèves, ou, selon les opinions, contre les expulsions de sans-papiers. Une génération aux jugements définitifs éphémères. Une génération pour qui l'horizon est de gagner ce que le directeur de la Grande Ecole a promis aux nouveaux élèves le jour de leur entrée en première année. Il avait oublié de préciser que la conjoncture est par essence instable.

Portraits en miroir d'une société fragmentée, ces deux extrêmes ne sont que des instantanés partiels et partiels, mais tellement proches d'une certaine réalité.

Au temps du botox, la jeunesse ne se mesure plus à l'aspect du visage, et difficilement à l'âge. Un ouvrier, de vingt-deux ans, père de deux enfants, est-il vraiment plus jeune qu'un éternel adolescent bobo de quarante ans ?

Tous ces clichés contradictoires, nous les avons dans la tête lorsque nous parlons de la jeunesse. Dans ce brouillard inextricable, une certitude : le manque de repères. La jeunesse d'aujourd'hui est seule. Pas forcément plus seule que celle d'hier, mais les défis qu'elle affronte sont probablement plus nombreux. Or, dans un monde connecté en permanence, où chacun peut connaître en un clic la vie privée de l'autre, ses états d'âme, sa profession, être seul est insupportable. De cette solitude naît la rébellion. Et s'il doit un jour y avoir une révolte de la jeunesse, ce sera du fait de cette solitude, pour laquelle elle n'était pas préparée. La crise nous rend encore plus vulnérables. Les difficultés sont semblables, mais les solutions bien différentes. Face au gouffre, il n'y a pas de jeunesse, il y a des jeunes, individus plus ou moins protégés.

La révolte sans but

Sous les pavés la plage. Tel était le grand slogan de Mai 68. Et Avant cela, il y avait eu la République, tout au long du XIX siècle. A chaque révolte un mot d'ordre, des meneurs. Pendant des mois les universités ont connu la grève, les blocages. Pourquoi ?

Dans les mouvements de contestations actuels, les colères de la foule se cristallisent sur les responsables gouvernementaux, rien que de très habituel. Personne pour indiquer une direction à ces luttes. D'ailleurs, il n'y a pas de direction. On manifeste contre la réforme de l'université, contre telle ou telle loi. Mais on ne dit jamais ce que l'on veut mettre à la place.

Il n'y a pas de vrai projet de société alternatif. On veut faire de la politique autrement, consommer autrement, travailler autrement. Mais quand cet «autrement » n'est pas défini, il se résume souvent au néant. Cette absence de perspective réelle explique aussi la durée des mouvements. Pourquoi s'arrêter, alors qu'on n'a pas eu ce que l'on voulait, puisqu'on ne le sait d'ailleurs pas. Le mouvement tourne en rond, à la recherche de son propre but, et on se demande si la colère ne devient pas une colère contre soi-même, son incapacité à se trouver une cause, plus qu'à l'encontre du gouvernement.

Ce vide est sans doute le produit de l'histoire. Le communisme et le maoïsme ont été décredibilisés par leurs résultats plus que mitigés, pour ne pas dire catastrophiques.

L'altermondialisme ? Avec un slogan comme «un autre monde est possible », il est typique de cette époque qui cherche un sens. Car pleins d'autres mondes sont possibles, tous

aussi différents les uns des autres à l'heure où demander autre chose que l'existant semble être devenu une audace digne des plus grandes gloires. Les idéologies sont mortes. On pourrait s'en réjouir si l'on fait le bilan du XX^e siècle. Pourtant, l'Homme a besoin d'idées structurées pour avancer, pour se construire. Quand le vide est le seul horizon de la pensée, la vie devient une longue marche sans but, une course contre le temps.

Plus encore qu'en 1968, on a le sentiment, si l'on regarde les médias, que c'est toute la jeunesse qui est concernée. Or, rien n'est plus faux. Les étudiants d'écoles d'ingénieur ou de commerce manifestent-ils en nombre ? Les jeunes chômeurs bloquent-ils les facultés ? Et ceux qui ont la chance d'avoir un travail ? Cette révolte est universitaire. Elle touche des jeunes dont la formation est souvent critiquée. On voit mal comment ils pourraient rester calmes, alors qu'en pleine crise, ils entendent à longueur de journée que leurs études ne les mèneront à rien et ce venant des plus hautes autorités de l'état. Mais cette révolte n'est qu'une partie du trouble de la jeunesse.

Quand un fils d'ouvrier a moins de chances d'intégrer une grande école qu'auraient pu en avoir ses parents, il est aisé de comprendre les difficultés d'insertion des jeunes concernés.

Quand une voiture brûle et que l'on dépêche le ministre de l'intérieur sur place, pour qu'il annonce un nouvel arsenal répressif contre les jeunes, il est difficile de ne pas se sentir visé.

Quand on réfléchit au CV anonyme, il y a du souci à se faire. Certes, c'est une mesure qui peut être positive, mais s'il n'est plus possible de se présenter sous nom, si pour garantir son avenir on doit cacher une partie de son identité, le désespoir n'est pas loin.

Comment regarder ses parents en face quand pour vivre on doit masquer ce qu'ils ont donné ?

D'un monde fini vers une existence illimitée

L'idée se répand : nous vivons aujourd'hui avec la conscience d'un monde fini, limité. Il n'y a plus de terres à découvrir sur notre planète, les cartes sont fiables et définitives à moins d'un bouleversement pas forcément imaginable suite au réchauffement climatique. Si l'on a de larges zones à explorer dans l'univers, les obstacles techniques sont tels que le temps des grands explorateurs n'est pas encore venu.

Plus encore, la question environnementale, qui a surgi comme un boulet de canon à la fin du XXe siècle, nous impose de revoir l'utilisation des ressources. Aujourd'hui, quand on cherche de nouveaux matériaux, ce n'est plus forcément pour augmenter des performances, c'est avant tout parce qu'on a épuisé ceux que l'on utilisait précédemment.

Le mythe de l'illimité fait place à celui du rationnement éternel. Prendre du plaisir en mangeant est d'autant plus mal vécu, qu'on se rend compte que l'on dépense des fortunes, là où des milliards d'autres êtres humains n'ont que des miettes.

La pauvreté était loin. On plaçait souvent un couvert pour le pauvre. De nos jours cette coutume a disparu, mais la pauvreté est presque dans l'assiette, au détour d'un journal télévisé.

C'est la conscience que nos actions peuvent remettre en cause l'existence de l'humanité, le fameux «effet papillon», qui se pose particulièrement à notre génération. Nous voyons des responsables politiques se fatiguer à résoudre des problèmes nés de décisions antérieures, tant sur l'urbanisme que la protection sociale. Nous comprenons que nous devons penser le long terme avant nos petits soucis quotidiens. Etant à l'orée de nos vies, nous savons déjà que nous aurons devant nous l'immensité de la question humaine. Espérons que les futurs responsables économiques que nous comptons parmi nous s'en souviendront le jour venu.

Les ressources du monde sont peut-être finies, mais plus celles de l'homme. La logique se renverse. Pendant des siècles, mère nature figurait l'infini, et l'homme tout petit à son côté n'avait que ses mains ingénieuses, mais épuisables. De plus, les bornes morales, religieuses, encadraient toute découverte, tous les modes de vie. De nos jours, le progrès a repoussé les limites du possible. Tout n'est plus qu'une question de temps. Internet a rendu l'existence immatérielle. Tout est virtuel, même l'argent. Du tintement des pièces, on est passé au bruit des billets ou des chèques que l'on froissait, pour arriver à celui des clics sur les terminaux de paiement en ligne.

Ce que Christophe Colomb a mis des mois à obtenir, la vision du nouveau monde dans sa longue vue, nous l'obtenons en quelques secondes, sur l'écran. Les distances ne semblent plus un problème pour débattre, commercer, aimer. Les abonnements illimités à Internet ou au téléphone deviennent la norme. Les outils de la communication virtuelle n'ont plus de limite, mais la communication directe, elle, semble de plus en plus difficile.

Que veut la jeunesse ?

Après ces quelques lignes, dire ce qu'attend la Jeunesse peut sembler une gageure.

La Jeunesse veut exister, non pour elle, car elle ne sait que trop combien son état est temporaire. Bientôt, nos jeunes années seront des souvenirs. Mais si nous nous sommes engagés en politique, c'est moins pour nous que pour les autres. Pour améliorer l'existence de nos concitoyens. Pour faire en sorte qu'être jeune soit plus facile demain qu'aujourd'hui.

Face aux défis qui les attendent, les Jeunes aspirent à être écoutés.

Mieux, ils espèrent être entendus. Pas seulement sur les questions de jeunesse.

A ceux qui dirigent le monde, ils ont à dire cette phrase simple : « N'oubliez jamais que les lendemains que vous rêvez de chanter, c'est la jeunesse d'aujourd'hui qui les subira ».

La Jeunesse a pleinement conscience de la longue histoire de notre pays, et du monde. Mais, parce que face à ces siècles notre petite existence est bien ridicule, nous avons une exigence majeure : qu'on ne nous réserve plus le refrain des rancunes insurmontables. Le temps est venu d'apaiser la démocratie. Non pour supprimer le débat, l'unanimité n'existe pas. Nous voulons simplement que les familles politiques se parlent, débattent, dialoguent. Que tombe dans les têtes tous ces murs de Berlin qui nous enferment depuis des décennies.

Puisque l'heure est au débat sur l'identité nationale, nous concluons ainsi, paraphrasant Sieyès :

Qu'est-ce que la Jeunesse de France? l'avenir

Qu'a-t-elle été jusqu'à présent dans l'ordre politique? Un objet de politiques publiques

Que demande-t-elle ? Etre un sujet. Nous voulons être « quelqu'un ». Nous voulons être, simplement.